

La rivière  
*des secrets*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La rivière des secrets / Jacynthe-Mona Fournier

Nom : Fournier, Jacynthe-Mona, 1951- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250037440 | ISBN 9782898045288

Classification : LCC PS8611.O8733 R58 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Maxime Bigras

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

JACYNTHÉ-MONA FOURNIER

La rivière  
*des secrets*

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure  
aux Éditions JCL

*Les enfants de la colline*, 2024

*Si un jour tu reviens*, 2023

*Au fil de l'espoir*, 2023

*Des horizons infinis*, 2022

*Ces gens du fleuve*, 2022

*Les préludes du bonheur*, 2021

*À l'aube des grands jours*, 2020

*À ma famille, à mes amis  
et à tous mes lecteurs  
À mon amour, Serge*



*Québec, 1933*

Jeanne s'apprêtait à aller vider le seau d'eau dont elle s'était servie pour laver le plancher de la cuisine.

— Laisse faire, petite, je vais m'en occuper plus tard, l'avertit Rosalie Fradette, qui faisait office de cuisinière. Va plutôt enlever ton tablier, madame veut te voir. Elle t'attend au salon.

Jeanne replaça les quelques mèches de cheveux qui s'étaient échappées de sa longue natte et jeta un coup d'œil inquiet à la cuisinière, qui baissa aussitôt les yeux. La jeune domestique cherchait à deviner la raison pour laquelle madame désirait s'entretenir avec elle. Sa patronne, M<sup>me</sup> Courchesne, ne demandait habituellement pas à rencontrer ses employés au salon. D'un pas mal assuré, Jeanne se dirigea vers les portes de la grande pièce, que l'on gardait toujours ouvertes, et s'arrêta sur le seuil.

— Madame a demandé à me voir ?

— Oui, Jeanne. Entre, j'ai à te parler.

La jeune fille s'avança dans la pièce et fut surprise de découvrir que le piano, qui trônait habituellement près des fenêtres, ainsi que plusieurs meubles avaient disparu.

Sa patronne, qui marchait de long en large devant la cheminée dégarnie de ses décorations, s'arrêta finalement et se tourna dans sa direction.

— Jeanne, commença-t-elle doucement comme si elle avait peur de l'effrayer, est-ce que tu as entendu parler de ce qui se passe partout dans le monde ?

— Oui, madame, je lis tous les journaux, vous savez.

— Alors, tu réalises combien les temps sont difficiles depuis les dernières années et que plusieurs personnes ont perdu beaucoup d'argent, voire tout leur argent.

Après un silence, elle continua :

— C'est ce qui arrive à M. Courchesne. La maison a été vendue, et nous devons aller nous installer dans notre maison de campagne, dans le village de Port-Saint-Laurent, qui est situé plus au nord sur le bord du fleuve. Crois-moi, ce n'est pas de gaieté de cœur que nous quittons la ville, et je dois t'avouer que Québec va terriblement me manquer. Le plus difficile est de me séparer de mes fidèles serviteurs. Tiens, dit-elle en lui tendant une enveloppe, j'ai mis une semaine de salaire de plus et j'ai demandé à Rosalie de te préparer des boîtes de nourriture.

En entendant les paroles de son employeuse, les yeux de Jeanne se remplirent de larmes. Elle perdait cet emploi, qui permettait aux membres de sa famille de se nourrir un peu mieux et qui payait une partie du logement misérable où ils habitaient.

— Madame, dit-elle en essuyant d'un geste impatient les larmes qui roulaient sur ses joues, peut-être connaissiez-vous quelqu'un qui aurait besoin de mes services...

— Je le voudrais bien ; cependant, nos amis et la plupart de nos connaissances se retrouvent dans une gêne pire que la nôtre. Dans ton enveloppe, j'ai ajouté une lettre de recommandation en espérant qu'elle puisse te servir. Tu es une brave petite, et vaillante avec ça. Tu vas me manquer, Jeanne, ajouta Odette Courchesne, la voix enrouée par l'émotion. Maintenant, rentre vite chez toi. Je te souhaite bonne chance, ma petite fille.

— Merci, madame, fut tout ce que la jeune fille de quatorze ans put prononcer avant de quitter le salon pour aller faire ses adieux à Rosalie, qui lui avait préparé plusieurs paquets de nourriture en guise de remerciement pour ses loyaux services.

— Je suis bien désolée pour toi, lui avoua la cuisinière.

— Et vous, Rosalie, qu'allez-vous devenir ?

— Je m'en vais avec eux, je n'ai guère le choix, même si madame m'a avertie que je n'aurais pas de salaire, seulement un toit et le couvert, ce qui est déjà beaucoup pour moi. Autrement, comme je n'ai pas de famille, je serais à la rue et mes économies fondraient vite. Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, mais qu'est-ce qui arrive dans le monde pour que la plupart des gens se retrouvent dans une telle misère ? On dit que c'est en raison de la crise économique, qu'on appelle « la Grande Dépression ».

Elle secoua la tête, les yeux tristes, puis enchaîna :

— Ça me fend le cœur de voir autant de pauvreté partout dans la ville. Il paraît que c'est comme ça ailleurs aussi. Viens, je vais t'aider à mettre tes paquets sur le chariot. Tu peux le garder, il te servira peut-être à autre chose.

Jeanne entassa la nourriture sur le petit chariot. Une pluie glaciale, typique de la fin d'octobre, s'était mise à tomber, et la jeune fille réalisa qu'elle arriverait chez elle, le cœur lourd, mais aussi trempée et frigorifiée.

Après ses adieux à Rosalie, avec un pincement au cœur, Jeanne s'éloigna de la grande maison où elle avait travaillé comme domestique les deux dernières années. Qu'allait-elle devenir maintenant que le travail était devenu rare et mal payé ?

Malgré le mauvais temps, elle marcha lentement en tirant le chariot derrière elle, peu pressée d'aller annoncer la nouvelle à sa mère et à son beau-père. Heureusement, celui-ci travaillait encore à l'usine, puisque, même avec un salaire réduit, les hommes s'accrochaient à leur ouvrage.

Le vent qui s'était levé charriait la pluie qui tombait maintenant à verse. Jeanne, pouvant à peine avancer, s'abrita dans l'entrée d'une maison que les éléments déchaînés épargnaient de leur rage. Après un moment, elle sortit l'enveloppe que M<sup>me</sup> Courchesne lui avait remise. L'argent qu'elle contenait équivalait à plus de deux semaines de salaire. Avec la honte et la culpabilité au cœur, elle en préleva une bonne partie qu'elle dissimula dans son bas. Elle remettait toujours tout l'argent qu'elle gagnait à son beau-père, tel qu'il le lui exigeait ; pourtant, cette fois, elle se refusa à le faire.

La pluie battante acheva de marteler les rues de la ville et tomba plus doucement. Trempée et grelottante, Jeanne reprit son chemin et atteignit la ruelle où ils habitaient. En soupirant, elle s'engagea dans la volée de marches menant au logement délabré que sa famille occupait faute de pouvoir

s'offrir mieux. Elle déposa sur le palier les paquets qui lui encombraient les bras, reprit son souffle, redescendit au rez-de-chaussée pour rapporter le chariot près de l'entrée, puis remonta à l'étage.

— Maman? dit-elle en ouvrant la porte.

N'obtenant aucune réponse, elle enleva ses vêtements trempés et ses chaussures. Elle entendit alors sa mère :

— Je suis dans la chambre, je ne me sens pas assez bien pour me lever. Il me semble que tu arrives plus tôt que d'habitude.

Jeanne entra dans la petite pièce qui servait de chambre à ses parents. Elle aperçut Hélène, sa mère, couchée sur le dos, le ventre gonflé de l'enfant qu'elle portait et qui arriverait bientôt à terme.

— Maman, dit-elle en s'avançant près du lit, je ne pourrai plus travailler chez les Courchesne, ils ont vendu leur maison et partent s'installer ailleurs.

Elle vit sa mère fermer les yeux avant de murmurer :

— Oh non, qu'est-ce qu'on va devenir?

— On a assez de nourriture pour la semaine avec ce que madame m'a donné, et puis elle m'a remis un peu plus d'argent pour me remercier.

— Bon, soupira Hélène, on va devoir s'arranger avec ça.

— Où sont les enfants? C'est bien silencieux ici.

— Sophie est à l'école, mais j'ai envoyé Arthur et Louis chez la voisine. Je me sentais trop mal ce matin.

— Peut-être qu'il faudrait aller chercher le docteur.

— Non, non, c'est juste un malaise. Ça va sans doute passer, s'empressa de répondre Hélène.

— Je vais faire une bonne soupe et un ragoût avec le morceau de viande que j'ai rapporté. Ça va vous faire du bien de manger quelque chose de solide, pour une fois.

Hélène sourit à sa fille, qui venait tout juste d'avoir quatorze ans et qui, malgré son jeune âge, ressemblait déjà à une femme. Sa Jeanne avait hérité de ses cheveux noirs ondulés. Par contre, ses yeux bleus, presque turquoise, lui venaient de l'homme qu'elle avait tant aimé et qui, après s'être enrôlé, l'avait abandonnée lorsqu'elle habitait encore chez ses parents, sur la terre familiale, dans un petit village de Charlevoix. Les joues rondes de sa fille trahissaient encore l'enfance qui achevait de la quitter et, avec ses lèvres bien dessinées, son joli visage tenterait plus d'un homme, songea-t-elle un instant.

— Merci, tu es une bonne fille. Pourras-tu aller avertir M<sup>me</sup> Chevrier? C'est la sage-femme. Elle habite au premier étage de la maison de l'autre côté de la rue.

— Est-ce que vous sentez que le bébé arrive? demanda la jeune fille, inquiète.

— Ça ne tardera pas, j'en ai bien peur, mais tu as le temps de préparer le repas. Avec le surplus que ta patronne t'a donné, tu payeras M<sup>me</sup> Chevrier. Ne le dis surtout pas à ton père quand il arrivera ce soir. Maintenant, je vais essayer de dormir un peu.

Pendant que sa mère se reposait, Jeanne prépara un bon repas, heureuse de savoir que les enfants mangeraient à leur faim. Depuis qu'elle travaillait chez les Courchesne, elle y dînait en compagnie de la cuisinière. Ainsi, aujourd'hui, sa part garnissait les assiettes de sa sœur et de ses deux frères.

Une fois le repas prêt et la table préparée, elle frappa chez la voisine pour ramener Arthur et Louis. Sophie ne tarda pas à arriver, elle aussi.

Les enfants firent honneur au copieux repas avec un sourire éclairant leurs visages. Jeanne garda une assiette pour Léonce, son beau-père, qui finirait de travailler dans quelque temps.

La pluie avait finalement cessé de tomber. Jeanne enfila son manteau encore humide pour aller prévenir la sage-femme que sa mère ne se sentait pas bien. Elle revint avec M<sup>me</sup> Chevrier, qu'elle conduisit à la chambre d'Hélène. Une fois qu'elle eut examiné sa patiente, la sage-femme réalisa aussitôt que quelque chose n'allait pas. Elle se tourna vers Jeanne.

— Jeanne, peux-tu amener les enfants chez une voisine? Ta mère va avoir son bébé. Reviens tout de suite après, je vais avoir besoin de toi. Tu es assez grande pour que je te dise qu'il y aura des complications et...

Inquiète, elle ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Le bébé est gros et il ne se présente pas comme il le devrait. En plus, ta mère est faible et malade depuis des mois. Je vais faire mon possible pour que tout aille bien. Allez, conduis vite les enfants ailleurs.

Avant que Jeanne puisse sortir avec eux, la porte s'ouvrit sur Léonce. Il regarda les quatre enfants avant de demander :

— Où allez-vous comme ça ?

— La sage-femme est avec maman. Elle dit que ça ne va pas comme les autres fois, que maman est faible. Pensez-vous qu'on devrait aller chercher le docteur ? s'enquit l'aînée.

Il fit non de la tête et ajouta :

— On va attendre de voir si ça vaut la peine.

Jeanne sentit à son haleine que son beau-père avait encore bu. Avec l'argent qu'il dépensait à la taverne, il aurait pu mieux nourrir sa famille, mais Léonce Labrie n'était qu'un égoïste et un lâche qui avait été payé, affirmait-il souvent, pour épouser Héléne et la préserver, de même que sa famille, de la honte. Il ne l'avait jamais aimée, et l'aima encore moins à partir du jour où Firmin, le frère d'Héléne, ne lui remit pas la somme que lui avait promise la famille de sa femme.

Jeanne sortit avec les enfants, et l'inquiétude qu'elle ressentait s'étendit jusqu'à eux. Sophie leva des yeux interrogateurs vers sa sœur. À douze ans, elle comprenait déjà bien trop de choses. Arthur, du haut de ses cinq ans, prit par la main son petit frère Louis, âgé d'un an et demi. Ils suivirent leur aînée dans un silence inquiet.

Ce soir-là, Héléne mit au monde un garçon mort-né. Jeanne essaya de lui faire avaler un peu de nourriture, mais sa mère secoua la tête.

— Jeanne, murmura-t-elle, si jamais il m'arrivait quelque chose, prends soin des enfants.

— Ne dites pas ça, maman, vous allez guérir et, comme l'a dit M<sup>me</sup> Chevrier, vous allez vous replacer avec un bon tonique. Et puis, je vais être là pour vous aider.

Hélène sourit faiblement à sa fille avant de fermer les yeux. Pendant la nuit, elle fit une hémorragie et mourut en silence, seule dans son lit, pendant que son mari cuvait son vin, endormi à la table de la cuisine.

Jeanne découvrit sa mère au petit matin, après le départ de Léonce pour le travail. Heureusement, la voisine gardait encore les enfants. Horrifiée à la vue du corps imbibé de sang devant elle et submergée par le désespoir, elle tint la main froide de sa mère pendant un long moment, pleurant à gros sanglots cette femme qu'elle aimait tant. Qu'allaient-ils devenir sans elle? Elle poussa un soupir affligé et sécha ses larmes avant d'aller chercher la sage-femme pour qu'elle l'aide à faire la toilette du corps martyrisé de sa pauvre mère. Faute d'argent, la famille fit enterrer Hélène dans la fosse commune avec son enfant mort-né.

\* \* \*

Après cette disparition, le quotidien de Jeanne changea rapidement. D'abord, elle ne chercha pas d'autre emploi, puisque prendre soin de sa famille et de son beau-père occupait tout son temps. Quand elle le pouvait, elle allait rejoindre ses amis, Raymond et Jacob, qui s'étaient construit une cabane au fond d'une cour près de chez elle. Fabriquée avec les matériaux qu'ils avaient pu ramasser ici et là, cette cabane était quand même confortable malgré son aspect plutôt étrange. Raymond y avait installé un petit poêle qui les protégeait du froid et Jacob avait construit des cadres de bois où reposaient de vieux matelas qui constituaient les lits.

Une table et trois bancs occupaient un côté de la pièce. Des clous aux murs leur permettaient d'accrocher le peu d'objets et de vêtements qu'ils possédaient.

Depuis le début de la crise, on les embauchait parfois pour quelques heures en échange d'un repas. Les garçons, qui s'étaient enfuis de l'orphelinat, ne refusaient rien, habitués aux durs travaux depuis leur enfance.

Une fois par semaine, Jeanne passait les saluer et, à l'occasion, elle leur remettait quelques gâteries venues de la cuisine des Courchesne. Toutefois, la plupart du temps, ils étaient assez ingénieux pour assurer leur subsistance.

Ce jour-là, peu après le décès de sa mère, lorsqu'elle frappa à leur porte, le cœur triste, elle vit qu'ils étaient assis en compagnie de deux de leurs amis. Ils l'invitèrent à entrer et à les rejoindre. Jacob lui offrit une tasse de thé qu'elle accepta avec plaisir. Le mois de novembre débutait, apportant l'annonce d'un autre hiver. Le garçon ajouta quelques feuilles de thé à l'eau bouillante et lui tendit la tasse.

— Merci, dit-elle, ça va me réchauffer un peu. Je ne voulais pas vous déranger. Comme j'avais du temps devant moi et que Sophie s'occupait des petits, je n'ai pu résister à l'envie de venir voir comment vous alliez.

— Jeanne, dit Raymond, je te présente Pierrot et Lionel. Ils partent demain sur l'un des trains qui passent par ici.

Elle les salua de la tête.

— Tu sais, Jeanne, poursuivit-il, nous aussi, on pense à sauter dans un train. Il n'y a plus rien pour nous autres

à Québec. Peut-être que, dans une plus grosse ville, on pourrait se trouver plus facilement du travail.

Jeanne les regarda à tour de rôle.

— Vous n'êtes pas sérieux, j'espère ! Partir comme ça avec l'hiver qui arrive.

— Ce n'est pas pire que de rester ici à crever de faim, reprit Jacob. Mais au moins, nous autres, comme on est à l'abri, on va attendre au printemps.

Ils discutèrent longtemps. Lionel connaissait un gars qui voyageait avec les trains. Il leur expliqua comment on sautait à bord des wagons vides et aussi combien ce pouvait être dangereux. Cependant, cela ne coûtait rien, et on voyait du pays tout en espérant trouver du travail.

Jeanne les écoutait et les enviait de pouvoir échafauder de tels plans, alors qu'elle demeurerait prisonnière de cette vie misérable.

L'hiver fit son entrée à la fin de novembre, et Jeanne dut garder les enfants à l'intérieur. De toute façon, la neige était sale, et ils n'avaient pas assez de vêtements chauds pour qu'elle les emmène faire une promenade.

Lorsqu'il rentra un soir, elle servit à son beau-père un maigre repas, qu'il avala sans un mot en suivant tous ses gestes des yeux pendant qu'elle lavait la vaisselle. Une fois qu'elle eut tout rangé, elle se tourna vers lui.

— Père, commença-t-elle, les enfants ont besoin de vêtements pour l'hiver.

— Où veux-tu que je trouve l'argent pour ça ?

— J'ai pensé que, si vous me donniez quelques sous de plus chaque semaine, je finirais par leur dénicher quelque chose. On a encore la machine à coudre de maman.

— Ouais, dit-il en se levant.

Il s'approcha, et Jeanne se sentit mal à l'aise devant le regard différent qu'il posa sur elle. Normalement, il ne semblait même pas s'apercevoir de sa présence. Elle se tourna aussitôt pour prendre Louis, qui lui tendait les bras. Depuis quelque temps, elle avait remarqué que son beau-père avait commencé à la frôler quand il passait près d'elle. Au début, elle n'y prêta guère attention ; cependant, au fil du temps, elle s'aperçut qu'il faisait exprès pour l'approcher et elle commença à avoir peur de lui sans s'expliquer pourquoi. Un matin où elle préparait le déjeuner, il recommença son manège.

— Voyons donc, le père, dit-elle d'une voix exaspérée, tassez-vous un peu. Vous n'avez pas besoin de vous coller sur moi de même. Je n'aime pas ça, et vous êtes aussi bien d'arrêter tout de suite.

Surpris par cette tirade, Léonce s'éloigna d'elle en lui soufflant presque tout bas :

— Oublie pas que je suis pas ton père.

— Ne vous en faites pas, je n'ai jamais pu l'oublier, vous me le répétez depuis que je suis au monde, répliqua-t-elle d'une voix où perçait la colère.

Léonce ne répondit pas et se contenta d'afficher un petit sourire moqueur avant de refermer la porte derrière lui.

En soupirant, Jeanne se laissa tomber sur une chaise de la cuisine. Elle secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Sophie, qui finissait de préparer les lits.

— Rien, il n'y a rien, c'est juste que, des fois, je perds patience. On a de la misère à manger, et lui, il va boire à la taverne plusieurs soirs par semaine au lieu de nous donner cet argent-là. Bon, on ne peut pas le forcer, même maman n'arrivait pas souvent à lui soutirer plus d'argent.

— Elle me manque tellement, avoua Sophie.

— Je sais. Viens ici, dit Jeanne en lui ouvrant les bras.

Elle serra sa sœur sur son cœur en la berçant.

— Tu vas voir, Sophie, je te le promets, on sortira de cette misère. Un jour, les temps difficiles vont cesser et je vais trouver du travail. Comme ça, on pourra vivre mieux. Il faut qu'on garde l'espoir de vivre des jours meilleurs.

Sophie s'éloigna de sa sœur en hochant la tête.

— J'aurais tant aimé pouvoir continuer à aller à l'école.

— Je te promets que, si tu le veux, tu y retourneras. En attendant, on va essayer de te trouver des livres pour qu'on puisse continuer à étudier, toutes les deux, répondit-elle en prenant sa cadette par les épaules. Ce n'est pas parce qu'on est pauvres qu'on est obligées d'être ignorantes.

Sophie voulait bien croire en un avenir meilleur, même si l'existence que sa famille menait l'empêchait de rêver à une vie où la misère ne ferait plus partie de son quotidien.

Après cette conversation, Jeanne songeait de plus en plus à se trouver du travail. Pourtant, quand elle apercevait les rues remplies de chômeurs, elle réalisait qu'il n'y avait pas grand espoir pour elle.